

## Encre, gondole et conversations

Gilles Cyr, *Pourquoi ça gondole*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1999, 72 p.

Herménégilde Chiasson, *Conversations*, Moncton, Éditions d'Acadie, coll. « Poésie », 1998, 156 p.

Dany Boudreault, *Jet d'encre*, Chicoutimi, Éditions Félix, 1998, 104 p.

Hugues Corriveau

Numéro 95, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37556ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (1999). Encre, gondole et conversations / Gilles Cyr, *Pourquoi ça gondole*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1999, 72 p. / Herménégilde Chiasson, *Conversations*, Moncton, Éditions d'Acadie, coll. « Poésie », 1998, 156 p. / Dany Boudreault, *Jet d'encre*, Chicoutimi, Éditions Félix, 1998, 104 p. *Lettres québécoises*, (95), 41–42.

Gilles Cyr, *Pourquoi ça gondole*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 1999, 72 p.  
Herménégilde Chiasson, *Conversations*, Moncton, Éditions d'Acadie, coll. « Poésie », 1998, 156 p., 16 \$.  
Dany Boudreault, *Jet d'encre*, Chicoutimi, Éditions Félix, 1998, 104 p.

# Encre, gondole et conversations

Elle et lui se rencontrent, alors là... !



POÉSIE  
Hugues Corriveau

**O**N NE SAIT TROP POURQUOI L'UNIVERS GONDOLE, craque ou crachote, mais c'est un fait dont l'indéniable évidence nourrit la poésie de Gilles Cyr depuis longtemps.

## L'espace courbe

Voici qu'il nous offre, cette fois, *Pourquoi ça gondole*, un recueil qui chemine petit à petit en revues depuis 1980, un peu partout, ici ou ailleurs. Et tout cela confirme, s'il le fallait, l'indéniable homogénéité de cette œuvre inclassable et belle, d'une densité inversement proportionnelle à la quantité de vers proposés (ici, essentiellement des distiques). « Certains jours [lui] reviennent / où même vont plus loin » (p. 10) que le sens, que l'apparence, car le poète est à l'affût de l'effet, de la manière dont sont pensées les choses dans le monde. Car une des grandes préoccupations ici tient du rapport d'évidence qu'il y a entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, le perceptible et l'imperceptible : « que l'univers s'envoie / prenne une valeur proche // de la valeur limite » (p. 22) tient du prodige, car la vision fait de même dans le jardin, la ville, ou s'abîmant dans les étoiles. Il y a chez Cyr comme cette répétition du geste qui du plus petit au plus grand répète sa forme, sa formation, sa déformation d'origine. « Que puis-je faire dévier / même en m'y prenant mal ? » (p. 26), semble-t-il constamment répéter. « Allons / puisque le vent // ou quelque chose a commencé » (p. 36), courons avec lui au devant des laitues, des tomates ou des murs qui empêchent l'élan continu du désir. La valeur du moindre geste ricoche sur l'immensité planétaire ou cosmique, on entend bien ici que le battement d'aile d'un papillon influence l'ouragan. Rythme cassé, multiple, temps second, scandé, voilà les moyens sonores et scripturaux qu'utilise Cyr pour aller au delà de ce qu'il voyait déjà comme un *sol inapparent* (titre d'un recueil paru en 1978). C'est cela justement, cette illusion de facilité qui au sens parfois résiste, toute limpidité retenue pour qu'enfouies les sens se multiplient sous les apparences : « comment déjà / travailler le morceau // pour qu'il reste à l'effort / de quoi offrir ? » (p. 41). Exigeante poésie que celle-là, tout doucement posée sur la page ou la plage de sable, dans le jardin ou sur l'écorce brisée. « Et sur quel ton ! / tu lances que / jusqu'aux étoiles / voir c'est tout droit ! » (p. 47) On croirait ne jamais s'en être rendu compte avant toi que, aller au jardin, c'est aussi aller au bout du monde, parce qu'un tour du lieu, selon l'effort et le temps que prennent le fruit ou le légume pour advenir, n'est pas le même. Pour le poète, tout est univers, l'univers. « Je pense que la séparation / est un travail de la parole » (p. 56), comme ici celui de quitter les quatre parties de ce recueil, soit « Ricochets », « Le fil », « Faire sans » et « Le guet », pour en reprendre le cadastre, pour retrouver le plein et le vide comme lieux où les choses se posent.

## Elle et lui, face à face

Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pensées plus une ! Ce n'est pas peu, peut-être même beaucoup trop malgré toute l'estime que j'ai pour l'œuvre importante d'Herménégilde Chiasson. Mais ici, comment soutenir l'intérêt, pire la qualité intrinsèque de cette entrée en soi-même quand il y en a tant, et trop ? Lui et elle se disent des choses, sans que nous sachions s'il est vraiment utile que ce soit elle plutôt que lui qui dise que la donne vienne de lui, plutôt que d'elle. Artifice, peut-être, je ne sais trop, je m'y suis perdu, je n'ai plus voulu savoir si c'était bien elle ou lui qui parlait. On présente l'œuvre en quatrième de couverture comme « une sorte de texte théâtral où l'on entend la vaste rumeur de l'oralité ». Allons, il ne faut pas prendre des vessies pour des lanternes, et d'oralité il y a ici un savant arrangement poétique (car on parle aussi beaucoup plus justement « d'une vision poétique qui dépasse largement le constat quotidien »). Là on touche, je pense, à la valeur intrinsèque de ce livre, au demeurant très beau, souvent bien écrit, qui n'évite toutefois pas le cliché socialisant, la plupart du temps proche de la beauté. Voilà justement que ces neuf cent quatre-vingt-dix-neuf morceaux de conversation transcendent eux-mêmes leur limite en trouvant une percée vers la poésie, ne la justifiant pas toujours, loin de là, mais cherchant dans une certaine utilisation des images étonnantes ou des pensées profondes à capter le poétique, à s'en faire un manteau de sens :

Lui : *Nous n'avons plus le temps d'évaluer la beauté des choses, ils sont en train de fermer les enveloppes, oubliant notre fatigue, imperméables à notre avenir.*

Elle : *Le nom impossible à épeler, à prononcer encore plus, mais mémorable dans sa complexité, comme l'énigme constante d'une enfance lointaine et soucieuse.* (p. 108, textes 733-734)

*Conversations*, dit le titre, soit, mais dans la mesure où l'on n'en retiendrait pas l'échange mais l'essentielle profondeur, la beauté réajustée selon le talent d'un écrivain y revenant, y remettant sa poudre et ses yeux. Et on le voit à l'œuvre, cet Herménégilde Chiasson qui trouve dans la parole toute la vigueur d'une littérature : « Il rassemblait avec fébrilité des papiers qu'il préparait dans une passion ombrageuse, s'imaginant stratège [...] » (p. 92, texte 639). Beau livre, quoique touffu, allant dans tous les sens, mais nous conviant à la vie justement que dans l'effervescence se déploie.



GILLES CYR

*pourquoi  
ça gondole*



● L'HEXAGONE

Herménégilde  
Chiasson



ÉDITIONS DU  
**NOROÎT**

C.P. 156, Succ. De Lorimier, Montréal H2H 2N6

### Paul Bélanger

*Périphéries*

128 pages 16,95 \$



### J.F. Dowd

*Retirons de prose*

COLLECTION INITIALE 29

92 pages 12,95 \$



### Claire Rochon

*La ville bleue*

COLLECTION INITIALE 28

72 pages 12,95 \$



### Martin Thibault

*Les yeux sur moi*

80 pages 16,95 \$



### À PARAÎTRE

**Pierre Barrette** *Avant la lumière* - coll. INITIALE

**Martin Bergeron** *Délivrances* - coll. INITIALE

**Claudine Bertrand** *Tomber du jour*

**Paul Chamberland** *Intime faiblesse des mortels*

**Antonio D'Alfonso** *L'autre rivage* RÉÉDITION

**Jean-Paul Daoust** *Les saisons de l'Ange II*

**Hélène Dorion** *Pierres invisibles*

**Germaine Mornard** *Inclinations*

## Touchants débuts

Mais oui, les Éditions Félix *ride again* ! Et cette fois, c'est pire que pour des marguerites qui m'avaient donné quelque allergie. Ici, c'est contre un tout jeune auteur de quinze ans que les fabricants du livre ont sévi. Pauvre petit, ce *Jet d'encre* méritait mieux que ce ramassis encore une fois de tapons, de photos, de typographies folles, de pages noires ou grises ou blanches... Bref, cet éditeur s'acharne avec un impitoyable mauvais goût et un sens de la « qué-tainerie » assez stupéfiant. On n'aide jamais un texte en le décorant de la sorte, moins encore la poésie, elle se suffit bien à elle-même. Venons-en aux textes. D'abord, le titre... mais oui !

*Jet d'encre* ! Personne dans ce lieu plus préoccupé d'artisanat que de littérature pour dire au jeune poète que « non, mais non ! », c'est un titre de petite école, il se berce à l'hospice des choses éculées. Mais voilà, en ce lieu, on ne sait pas, on ne conseille pas, on imprime de la page. Or, ce poète a quinze ans ! On lui doit un infini respect, justement pour ça, pour le courage, pour l'audace d'aimer la poésie quand on a cet âge. Les textes vont dans tous les sens, sont influencés par des millions de revendications, de considérations, de préoccupations dues à l'âge même de l'auteur. Or, malgré les lourdeurs, les maladresses que tout éditeur digne de ce nom aurait pu lui signaler, ça et là percent des lumières qui laissent croire que quelque chose est en route, en voie de s'éclaircir. Ainsi, une



*plaine bleue en tête de chien  
qui pleure à travers sa muselière  
irradie* (p. 32) ;

ou (si un)

[...]  
*œil en cravate  
subordonne la calligraphie  
de ta bouche bleue  
en vérité ce n'est  
que la morsure de tes mains plurielles* (p. 29) ;

ou

*ailleurs  
[un] enfant grouille sa tête râpée  
et embaume les baobabs sa note nègre  
l'enfant regarde  
silhouettes ondulatoires* (p. 11)

Je n'en doute pas, se profile chez un jeune homme de quinze ans un sens (même confus) de ce qu'est la poésie. Hélas ! pourquoi a-t-on laissé au livre ces « gerçures de mes bonheurs » (p. 14), cet « opium de ses cuisses » (p. 15) ou cet « acné de tes plaines » (p. 13) ? Mais parfois, à travers « l'herbe cuite » ou « le ciel rauque », « l'oblong râle des syllabes illumine », « devant l'écran / mangeur d'enfants » (p. 22-18-100). Mais je ne suis pas sûr que ce soit rendre service ni justice à un si jeune auteur que de laisser publier ses moindres textes de tiroir. Un peu de rigueur, et les étapes seront moins longues à franchir.